

Les bons conseils sont faciles à donner, faciles même à entendre, mais ne sont pas toujours faciles à suivre à bon marché; le proverbe est toujours vrai: "Les conseillers ne sont pas les payeurs." Mais ce qu'on ne peut faire vite, quand on n'a pas d'argent suffisant à sa disposition, on peut le faire avec de l'économie et du temps. Il faut donc, jeunes cultivateurs qui débutez dans ces conditions difficiles, vous armer de courage et de patience. Habitué aux louteurs et aux difficultés de la colonisation, né pour ainsi dire avec la vocation du défrichement, le Canadien est mieux fait que tout autre pour les œuvres de longue haleine qui demandent du temps et de la persévérance. L'avenir du reste n'est-il pas là? Je sais bien qu'il n'est pas à nous, et que suivant la sage parole du grand poète qui n'a pas toujours aussi bien pensé, "L'avenir est à Dieu"; mais il ne nous est pas défendu d'y compter, et nous devons mettre à profit les jours que la Providence nous a destinés. Que le jeune homme auquel échoit une terre plus ou moins appauvrie ne se décourage donc pas et se mette résolument à la besogne!

Il n'a pas le choix de la terre, il lui reste à prendre les moyens les plus sûrs pour tirer de la sienne les meilleurs produits dans un temps donné, qui sera plus ou moins long, suivant les capitaux dont il pourra disposer. En tout cas, il ne devra jamais perdre de vue qu'il est toujours plus avantageux de bien cultiver un petit nombre d'arpents que d'en mal cultiver un grand nombre, et qu'il vaut mieux concentrer ses forces et ses ressources dans des limites raisonnables que de les dépenser sur une trop grande étendue. Qui trop embrasse mal étroit!

La première chose à faire dans ce cas c'est de se rendre un compte exact de l'état de sa terre et du degré d'épuisement de ces différentes parties pour ne consacrer ses premières ressources qu'aux champs qui peuvent encore donner des produits passables, et de bien étudier la nature du sol et la situation, les débouchés qui sont à sa portée, pour adopter un genre de culture qui lui permette d'espérer que son industrie prospérera.

Ces dernières considérations doivent aussi guider celui auquel ses parents ne peuvent laisser de terre, mais qui tient d'eux, ou a réussi à amasser par lui-même le capital nécessaire à son établissement. Libre de choisir lui-même sa terre et d'adopter un genre de culture en rapport avec son capital, ses moyens d'action, ses goûts, ses connaissances, il ne devra pas non plus négliger de s'assurer que le climat, le sol, la situation, les débouchés sont de nature à contribuer au succès de son entreprise.

Quoique les deux cas soient bien différents, les mêmes règles peuvent s'y appliquer; dans le premier cas, c'est le terrain et son état de fertilité ou d'épuisement qui traceront la conduite à suivre. Dans le second, le cultivateur choisira son terrain suivant le genre de culture qu'il veut adopter; mais dans les deux cas, il devra faire application des mêmes principes et s'inspirer des mêmes circonstances de climat, de nature des terres, de situation, de débouchés. Quelques exemples pour me mieux faire comprendre.

Croyez-vous qu'un cultivateur pourra réussir si voulant cultiver le blé, il achète des terres à seigle; ou si possédant une terre de cette dernière nature il veut

quand même lui faire produire du blé? Si voulant se livrer à l'élevage des bestiaux, à leur engraissement ou à la production du lait, il fait choix d'une terre où la culture des fourrages ne réussit pas? Irez-vous, d'un autre côté, faire de l'élevage dans un pays dépourvu de marchés? Que penseriez vous de celui qui voudrait cultiver des plantes dont il ne trouverait pas la vente? Vous le regarderiez, avec raison, comme un insensé. — (A suivre).

JACQUES.

Ce qui vient de la terre doit y retourner.

Les cultivateurs, en général, sont assez disposés à prendre le plus possible à la terre et à lui rendre le moins possible. C'est une tendance fâcheuse contre laquelle on ne saurait trop s'élever.

Une récolte nous paraît avantageuse, nous en demandons plusieurs autres de même nature et de suite au même terrain, jusqu'à ce que celui-ci soit complètement épuisé. Nous nous attachons surtout aux produits qui se vendent bien. Nous dirons qu'avec cela on fait de l'argent, on se tire d'embaras: ce qui n'est pas absolument vrai.

Il y a plus de mérite et plus de profit, en agriculture, à faire du fumier que de l'argent d'abord. Avec du fumier, l'argent vient tôt ou tard; avec de l'argent, le fumier ne vient pas toujours, comme on le voudrait.

Voici ce que dit, sur cette importante question, un agronome célèbre, M. P. Joigneaux:

Nous affirmons que plus les produits s'en vont de la ferme pour y revenir sous forme d'écus, plus elle s'appauvrit; que plus les produits sont utilisés sur place, plus la ferme s'enrichit. Ce qui vient de la terre doit y retourner; c'est une loi de la nature qu'on ne foule pas impunément aux pieds.

On nous dit que l'industrie rend de très grands services à l'agriculture en lui achetant son lin pour ses toiles, ses pommes de terre pour la fécule, ses betteraves pour le sucre, son seigle pour la distillerie, son orge pour la brasserie, etc. Dans certains cas, c'est-à-dire lorsque les cultivateurs de plantes industrielles ont affaire à de très riches terrains et n'abusent pas de cette richesse, l'industrie nous rend en effet des services; mais si elle améliore par moments la position de quelques centaines de cultivateurs, elle en ruine du même coup des milliers qui n'observent pas les règles de la restitution de ce qu'on enlève au sol, quoiqu'ils aient la prétention de ne rien ignorer à ce sujet. Ils sèment ou vendent; en achète et l'on paye, rien de plus loyal. L'industriel n'a pas à s'inquiéter des résultats de l'imprévoyance du cultivateur qui appauvrit sa terre outre mesure par des récoltes consécutives sur un même terrain.

Que l'on demande, de loin en loin, à un sol extrêmement fertile, une récolte que l'on vendra toute entière sans se réserver les débris, il n'y a pas grand mal à cela. Un léger effort en passant ne ruinerait pas la terre et pourra quelques fois remplir à propos la bourse du cultivateur; mais que l'on consacre de larges espaces de terre médiocre pour répondre aux demandes des industriels, qu'on leur abandonne racines, tiges, feuilles et graines sans jamais se réserver les résidus, c'est le comble de l'absurdité.